

ETC



Parutions

Dominique Baqué, *La Photographie plasticienne*, Paris, Éditions du Regard, 1998

Sylvain Campeau

Number 48, December 1999, January–February 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

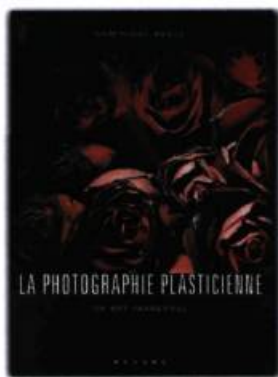
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (1999). Review of [Parutions / Dominique Baqué, *La Photographie plasticienne*, Paris, Éditions du Regard, 1998]. *ETC*, (48), 68–68.



Dominique Baqué, *La Photographie plastique*,
Paris, Editions du Regard, 1998.

Dominique Baqué n'en est pas à son premier livre. Elle a déjà publié les *Documents de la modernité*; elle signe aussi la chronique « Photographie » chaque mois, dans la revue *Art Press*. On pouvait donc s'attendre de sa part à un ouvrage fouillé, érudit, complet sur la condition actuelle de la photographie en France et ailleurs. La facture du livre, en plus, est prometteuse. Sa couverture est somptueuse et son format est assez volumineux. Mais tout cela paraît vite assez trompeur et le lecteur n'est pas sans revenir plutôt promptement de ses illusions. D'abord, le nombre de pages nous abuse. Si l'ouvrage fait quelques 300 pages, une grande part de celles-ci sont occupées par des images, comme le montre bien le cumul des 63 illustrations noir et blanc et des 161 images couleur. Si cet aspect n'est certes pas à déplorer pour un livre portant sur la photographie, avouons tout de même que les pages restantes font un bien trop petit nombre pour nous permettre d'espérer un développement théorique étendu. Ajoutons, en plus, qu'il est certaines images dont on se demande bien ce qu'elle viennent faire là, puisque le texte ne fait aucune référence à celles-ci ni à leur auteur. En plus, d'autres images, citées dans le texte, manquent à l'appel. Allongeons la liste des petites choses agaçantes et frôlons la mesquinerie. Il y a une autre source d'agacement : il s'avère bien vite qu'un décalage embêtant dans les notes de fin de volume brouille notre lecture. Il faut sans cesse, pour lire une note, se reporter à celle qui la suit dans l'ordre numérique.

Évidemment, ce ne sont là que quelques vétilles mais elles suscitent une profonde déception, alors même que notre lecture est à peine entamée et que nous avons modulé nos attentes sur l'aspect extérieur, opulent, du livre. Il vaut donc mieux effacer tout le tableau, se mettre au neutre et tout reprendre depuis le début.

L'objectif du livre de Dominique Baqué est de faire l'histoire de la photographie et de son intrusion dans le champ des arts visuels. On comprendra dès lors que le tout est à l'enseignement d'un préjugé favorable à l'égard d'une photographie dite « plastique » et au détriment d'une autre option, d'allégeance plus étroitement liée à la spécificité et à l'histoire propre du médium, la photographie aujourd'hui appelée « créative ».

Aussi, dans son premier chapitre, Dominique Baqué montre d'abord l'impact et les effets d'une photographie prise « comme ce qui reste », comme le « restant » (p. 18), servant à documenter les productions des artistes du *Land Art*, du courant conceptuel et actionnistes, de même que les *happenings*. Elle décortique aussi, dans un chapitre ultérieur, les discours critiques qui légitiment la photographie au cours des années 1980, relevant les contributions des Roland Barthes, Rosalind Krauss et Philippe Dubois. Elle renvoie par la suite,

par contraste, à l'objectivité froide et neutre des Becher, qui nous ramènent à l'objet sans fards, le monumentalisant en fétiche, mettant cette option en parallèle avec la « forme-tableau » des Jeff Wall et Bustamante. Elle nous entraîne ensuite sur les traces des métissages et des stratégies de détournement des images à portée publicitaire.

Puis, il y a ce chapitre des plus intéressants, qui met en rapport le métissage post-moderne et le montage des avant-gardes. Il faut en convenir: cet aspect a été nettement trop peu étudié pour qu'on ne lise pas avec plaisir ces quelques pages. Le tout se ferme sur la question du banal, de ce qu'elle avait déjà nommé et stigmatisé sous le terme de « trope du banal », tendance actuelle qui trahit une « exténuation de la vision » (p. 279). Là, les situations ne sont pas croquées pour leur singularité signifiante mais pour leur platitude. Aucune déconstruction n'est à l'œuvre, aucune subversion ne vient hanter les images choisies. C'est une photographie « sans qualités », pour reprendre le titre du roman de Robert Musil, sans figures ou événements notables. Il ne faut pas chercher en elle d'instant décisif, faisant de l'image une sorte de condensé ou d'habitable singulier, irréductible au temps et à l'espace de l'événement qui y advient. Il faut apprécier la neutralité sans états d'âme de cet « instant donné » (p. 278), sorte de déflation par usure et répétition des mêmes images. On ne peut plus retourner les images contre elles-mêmes, on ne peut plus espérer les sublimer ni les subvertir. Elles se confondent trop les unes avec les autres. Elles sont interchangeables.

Dans ce parcours particulier, on reconnaît bien les préférences de Dominique Baqué, ces choix esthétiques personnels. À travers ceux-ci, on suit aussi l'aventure d'une photographie qui tente de se dégager de ses maîtres et de son héritage. On ne se surprendra pas, et mal nous en prendrait de le lui reprocher, de voir exclue la question d'une filiation plus étroitement liée à l'histoire traditionnelle de la photographie. Les références à Cartier-Bresson, figure de ce qui doit être pris à revers, ne sont pas non plus surprenantes : elles marquent bien la force d'attraction encore active de ce modèle. Plus étonnante est toutefois l'absence complète de tout retour sur les montages surréalistes, auxquels on aurait bien pu consacrer quelques pages.

Bien sûr, le livre a quelques défauts qui tiennent cette fois moins à son aspect qu'à l'argumentation déployée. On reste parfois un peu bouche bée devant des généralisations qui nous paraissent rapidement conduites, devant des conclusions menées tambour battant. Le soupçon nous vient, en maintes occasions, qu'un maillon a été omis dans la chaîne déductive.

Ce qui confère un cachet particulier à ce livre, pour nous, est sans doute l'opposition soulignée entre tenants de la photographie plastique et ceux d'un usage plus « pur », plus conforme au médium et plus proche de son histoire esthétique. Bien sûr, on connaît ici, comme dans bien d'autre pays, ce même clivage. Mais il est intéressant de voir que les enjeux à l'œuvre entre ces deux voies exclusives ne sont pas les mêmes, que l'argumentation qui les sous-tend diffère aussi quelque peu. Bien que fondées sur une même opposition, les rapports entre ces options esthétiques prennent ainsi une autre allure. Nous aide aussi à cerner ces différences le fait qu'il soit fait référence à des artistes canadiens comme Jeff Wall et québécois comme Alain Paiement et Roberto Pellegrinuzzi. À partir de la manière dont Dominique Baqué aborde leurs œuvres, on peut se faire une idée assez juste des préoccupations qu'engendre la photographie actuelle en terre française.

SYLVAIN CAMPEAU